

Bernard Arcand

ABOLISSONS L'HIVER!



Boréal
Extra de l'Édition

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Extrait de la publication

Abolissons l'hiver !

DU MÊME AUTEUR

L'Image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec (avec Sylvie Vincent), Hurtubise HMH, 1979.

Le Jaguar et le Tamanoir. Vers le degré zéro de la pornographie, Boréal, 1991.

EN COLLABORATION AVEC SERGE BOUCHARD

Quinze lieux communs, Boréal, coll. « Papiers collés », 1993.

De nouveaux lieux communs, Boréal, coll. « Papiers collés », 1994.

Du pâté chinois, du baseball et autres lieux communs, Boréal, coll. « Papiers collés », 1995.

De la fin du mâle, de l'emballage et autres lieux communs, Boréal, coll. « Papiers collés », 1996.

Des pompiers, de l'accent français et autres lieux communs, Boréal, coll. « Papiers collés », 1998.

Du pipi, du gaspillage et sept autres lieux communs, Boréal, coll. « Papiers collés », 2001.

Les Meilleurs Lieux communs, peut-être, Boréal, coll. « Boréal compact », 2003.

Bernard Arcand

Abolissons l'hiver !

livre (très) pratique

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Illustration de la couverture : Nicole Lafond.

© Les Éditions du Boréal 1999
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1999
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

Données de catalogage avant publication (Canada)

Arcand, Bernard

Abolissons l'hiver!

ISBN 978-2-89052-945-8

1. Hiver – Humour. I. Titre.

QB637.8.A72 1999 508.2 c99-940016-9

*Avec grand respect pour les œuvres
de Louis-Edmond Hamelin,
Pierre Dansereau et Michel Chartrand.*

Préface

Les grands événements ne durent jamais longtemps. Ils sont attendus, ils arrivent, puis, le temps d'une soirée, d'un spectacle, au mieux de quelques jours, tout est terminé. On est demain. Mais ceux qui ont la responsabilité d'organiser ces grands événements savent pourtant qu'ils exigent des mois, parfois des années de préparation.

Moi, par exemple. La plupart des gens savent que j'apparais dès que les marchands remettent les citrouilles et les horribles chats noirs. J'arrive au moment où l'orange et le noir cèdent la place au rouge et au vert. Alors, pendant six ou sept semaines, je deviens visible, très présent, incontournable même : on me voit partout. Puis, subitement, le lendemain de Noël, je disparaissais.

Cet emploi du temps assez particulier doit laisser à certains l'impression que, le reste de l'année, je ne fais

rien. Or, quiconque voudrait connaître (ou apprendre) mon métier doit comprendre au préalable que la distribution planétaire de jouets et de cadeaux est une entreprise colossale dont la réussite repose sur une planification rigoureuse. Chaque année, vers la mi-mars, je mets en branle une énorme machine dont les multiples rouages n'auront de repos qu'à la fin du mois de décembre. Mon équipe et moi devons mettre à jour les données démographiques de l'année précédente, retracer nos itinéraires et améliorer nos stratégies de livraison rapide, suivre l'évolution de la mode des cravates, des pantoufles et des parfums, veiller à ce que les rennes soient en bonne condition physique, organiser un séminaire en éthique autour de la notion d'« enfant sage » et négocier le renouvellement du contrat de la Fée des étoiles. Et ce, parmi bien d'autres tâches encore. Bref, c'est le travail d'une vaste équipe qui besogne dans l'ombre et sans relâche.

À l'approche du temps des fêtes, il nous faut presser la cadence : répondre au courrier abondant, visiter cent mille centres commerciaux, avoir bonne mine sur toutes les photos et savoir rire gras comme il se doit. Tout cela fait beaucoup d'ouvrage.

Vous aurez remarqué, toutefois, que je n'ai rien dit des deux premiers mois de l'année. Du lendemain de Noël jusqu'en mars, deux mois de paix et de repos. C'est la période des vacances annuelles pour tous mes employés et lutins. Je n'en dis pas davantage. Mais vous comprendrez plus loin pourquoi j'ai tant de plaisir à si-

gner la préface de ce livre qui propose une révision du calendrier et l'adoption généralisée d'un mode de vie que je pratique moi-même depuis des années. Ayant atteint cent soixante ans, toujours bedonnant, je m'en porte, ma foi, fort bien et je n'hésite pas à recommander à tous cette nouvelle formule pour une vie meilleure.

Étant pour ma part immuable, je ne peux me prétendre grand connaisseur de l'histoire sociale. Mais je sais qu'il y a de ces idées qui changent le monde et sans lesquelles nous en serions encore à la terre plate et à la monarchie de droit divin. Le livre que vous tenez entre les mains appartient à cette catégorie d'ouvrages novateurs qui bouleversent les certitudes et font que le monde ne sera plus jamais le même.

Je ne peux davantage prétendre être expert en analyse littéraire. Mais comme je dois chaque année lire tous les livres que j'offre en cadeau pour en vérifier la qualité, je me permets de vous assurer que celui-ci est nettement supérieur à la moyenne de ce que j'ai lu cette année (qui était pourtant une très bonne année littéraire).

Enfin, si l'on m'accordait ce pouvoir supplémentaire, je me permettrais même de bénir cette vision de l'hiver et cette proposition d'harmoniser nos vies avec le rythme de la nature. Plus modeste, selon mes propres compétences, j'ajouterai seulement que c'est un cadeau inestimable.

*Santa,
dit Père Noël*

CHAPITRE PREMIER

L'hiver nous tue



*Où il sera rappelé que l'hiver est vilain,
difficile, méchant, fâcheux et fort déplaisant.
Qu'il nous impose de nombreux sacrifices et
de lourdes dépenses d'énergie et d'argent.
Et que seuls quelques naïfs illuminés
ou hypocrites sans vergogne
peuvent aimer cette saison
franchement horrible.*

Toute médaille a un revers. Dans le cas de l'hiver, c'est le côté négatif qui est de beaucoup le plus impressionnant. Voilà pourquoi il faut y accorder la première place.

L'hiver fut d'abord un choc

Imaginez un beau voyage en bateau. La mer est calme et le temps est chaud. Tellement chaud que vous baptisez l'endroit où vous vous trouvez « baie des Chaleurs ». Puis vous écrivez au Roi pour lui raconter que cette terre neuve vous paraît plus tempérée que l'Espagne. Imaginez un séjour sur la côte est du pays, du 10 mai au 9 août d'un bel été, et le plaisir de découvrir une Nouvelle-France qui promet d'être douce et accueillante.

Imaginez encore que vous y retournez l'année suivante et décidez de passer l'hiver près de Québec. Surprise!

Quand on songe à tout cela, il est facile de comprendre que l'hiver fut d'abord un choc terrible. Bien sûr, ces vaillants Malouins connaissaient déjà le Canada pour y être venus l'année précédente. Ils avaient en mémoire la douceur estivale de la baie des Chaleurs. Bien sûr, ces Européens connaissaient les variations saisonnières qui ramènent chaque année la grisaille, les pluies et la froidure hivernales. Mais quelle surprise quand le grand manteau blanc recouvrit soudain la *Grande Hermine*! Un des biographes de Cartier, René Maran, a voulu décrire la scène :

L'hiver vint, d'un seul coup. Un étrange vent froid souffla. D'épais tourbillons de neige couvrirent le sol, les arbres, les huttes de Stadacone [*sic*], le fortin, les navires de Cartier, la nature entière. La rivière Saint-Charles et le Saint-Laurent charrièrent d'abord des monceaux de glace, puis se prirent. La neige continua de tomber, en flocons de plus en plus denses, tandis que régnait partout un silence que seul troublait, la nuit, sinistre, le hurlement de bandes de loups chassant des troupeaux d'ornagnacs [*sic*] et de caribous.

Il en fut ainsi pendant cinq longs mois. Depuis la mi-novembre 1535 jusqu'au 15 avril 1536, reconnaît le journal de bord du second voyage de Jacques Cartier. « Nous avons été continuellement enfermés dans les glaces, qui avaient plus de deux brasses

d'épaisseur. Par-dessus la terre, il y avait la hauteur de quatre pieds de neige, tellement, qu'elle était plus haute que le bord de nos navires. Nos breuvages étaient tous gelés dans les futailles, et à l'intérieur de nos navires, du haut en bas, il y avait quatre doigts d'épaisseur de glace le long des bords. Et le cours du fleuve était gelé¹. »

Mis à part ces étranges troupeaux d'*orignacs* et de caribous poursuivis par les loups hurlants à l'embouchure de la Saint-Charles, qui n'ont de sens que dans l'imaginaire d'une France profonde et creuse, le récit paraît tout à fait crédible. Ce premier hiver fut un véritable calvaire. Il suffit d'observer les illustrations d'époque et d'imaginer un instant que l'on passe un hiver québécois enfermé dans des embarcations de bois, vêtu d'étoffes trop minces et les pieds dans de longues bottes de cuir fin mais sans doublure. Ajoutez la monotonie d'une alimentation basée quasi exclusivement sur de vieilles viandes salées en Europe l'année précédente. Ajoutez encore le scorbut et l'incapacité de communiquer avec les Amérindiens. Il n'est donc pas surprenant d'apprendre que, au printemps, 25 des

1. *Biographie de Jacques Cartier*, cité dans Jacques Cartier, *Voyages de découverte au Canada entre les années 1534 et 1542*, Paris, Anthropos, 1968, p. 175. Maran traduit à sa manière les mots de Cartier en français moderne.

110 marins sont décédés et que les survivants sortent de l'hiver à moitié morts.

Six ans plus tard, Roberval traverse l'Atlantique dans le sillage de Cartier et passe l'hiver à Cap-Rouge, ce qui fera périr 30 % de ses effectifs. L'année suivante, convaincu que l'hiver ici n'a aucun sens, Roberval repart pour la France, abandonnant l'idée ridicule de fonder une colonie en ce pays de froidure.

Soixante-quatre ans plus tard, on répète les mêmes erreurs. Comme si les malheureuses expériences de Cartier et de Roberval n'avaient pas servi de leçon. Il semble que les nouveaux moyens de transport et de meilleurs instruments de navigation ont propulsé les Européens de l'autre côté de l'Atlantique sans leur laisser le temps de s'adapter au climat. En 1600, 30 membres de l'équipage de Pierre Chauvin passent un hiver à Tadoussac : il n'en restera que 11 survivants. En 1604-1605, durant le premier hiver de Samuel de Champlain, 35 de ses 79 compagnons meurent. L'hiver de la fondation de Québec, seulement 8 des 25 colons survivront.

Quatre cent cinquante-cinq ans après Cartier, la colonisation a depuis longtemps cessé d'être un projet. Les habitants de ce pays moderne vivent désormais au chaud dans des résidences tout confort. Par temps froid, ils se déplacent en métro ou à bord d'automobiles luxueuses. Leurs réfrigérateurs

constituent une source fiable de vitamine C, largement suffisante pour écarter toute crainte de scorbut. Il n'est désormais plus question de mourir de froid en ce pays. Laisser entendre de quelqu'un qu'il « ne passera pas l'hiver » n'est plus qu'une figure de style ou une mauvaise plaisanterie. Les temps ont bien changé, et le nom de Jacques Cartier reste associé principalement à un pont, à une place, à un port, à un parc, à une rivière, à des rues et à des complexes. Qui se souvient de ses premiers hivers difficiles ?

Pourtant, la nature ne s'intéresse pas à l'actualité. La nature n'a jamais évolué au rythme des inventions et des progrès de la technologie. Les temps ont changé, à l'évidence, mais l'hiver ne s'est jamais modernisé. L'hiver prochain sera probablement tout à fait comparable à celui qui a fait périr les compagnons de Cartier. Et malgré l'assurance parfois arrogante que provoque en nous le progrès technique, il suffit souvent d'un sursaut de la nature, d'une grosse tempête ou de deux semaines de verglas, pour que celle-ci réussisse de nouveau à perturber les affaires humaines. Il lui arrive même, à l'occasion d'un carambolage monstre sur une autoroute glacée, d'exterminer sans remords un certain nombre de bons chrétiens. Une trentaine, peut-être, soit exactement le même nombre qu'à l'époque de Cartier.

Source première d'étonnement, l'hiver arrive sans crier gare. Alors que la fin d'octobre peut

amener un doux été des Indiens très confortable, on a souvent vu, dix jours plus tard, le froid et la neige soudain s'installer pour cinq mois. Chaque fois, les imprudents se laissent surprendre. Champlain, habitué aux lentes transitions entre les saisons européennes, s'est plaint de n'avoir pas eu le temps de se préparer pour l'hiver. Près de quatre siècles plus tard, on rencontre encore des imprudents surpris par l'hiver au volant d'une auto sans pneus adéquats. L'excuse reste la même : l'hiver arrive trop vite.

L'hiver est rude...

N'importe quel habitant de ce pays connaît ce que l'on appelle familièrement les rigueurs de l'hiver. Inutile d'insister. Qui n'a pas mis, plusieurs fois déjà, des heures à pelleter l'escalier, l'entrée du garage ou le toit de la maison ? Qui n'a pas attendu l'autobus alors que la météo annonçait un facteur de refroidissement éolien équivalent à -29°C ? Qui n'est pas rentré d'une réception élégante sans chapeau et en petits souliers ouverts, alors que le vent soufflait fort et que la poudrière s'était levée ? Qui n'a pas fait la file à la porte d'un cinéma pendant qu'une neige épaisse tombait et que les automobilistes les aspergeaient de gadoue salée ? Qui n'a jamais été affligé par quelques cernes de sel sale sur une botte ou un sac à main ? Combien connaissent

Bernard Arcand

ABOLISSONS L'HIVER!

L'hiver nous tue. Quand ce ne sont pas sinusites et pharyngites qui nous emportent, c'est la glace noire, le verglas ou l'infarctus qui suit une séance de pelletage intensif, ou encore la piste de descente quasi olympique du mont Sainte-Anne. Comment échapper à cette fatalité?

Et si, tout simplement, c'était notre conception de l'hiver qui était fautive? En effet, nous nous obstinons à mener une vie productive en hiver alors que les éléments – c'est le moins qu'on puisse dire – sont contre nous.

Pour retrouver le bon sens, il suffirait donc d'inverser la situation. Travaillons davantage l'été, et ainsi nous aurons tout l'hiver pour nous reposer, pour hiberner sous la couette, en remerciant le ciel de nous envoyer ce froid qui rend la maison si agréable. Faisons de l'hiver la saison morte, comme il se doit.

Il fallait un anthropologue de talent pour nous faire enfin voir l'évidence. Dans ce brillant opuscule, Bernard Arcand propose une solution qui, moyennant le bon vouloir de nos gouvernements, pourrait mettre un terme à nos souffrances hivernales, en même temps qu'elle donnerait tout son sens à l'expression de « société distincte ». Cette solution aurait également le mérite de régler de nombreux problèmes de ladite société, qui vont de la réforme de la santé à celle de l'éducation.



Bernard Arcand est anthropologue. Il est l'auteur de Le Jaguar et le Tamanoir, vers le degré zéro de la pornographie (Boréal, 1991, prix du Gouverneur général) et a signé, en collaboration avec Serge Bouchard cinq volumes de « Lieux communs », rassemblant les textes lus par le tandem à la radio de Radio-Canada.